

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

A. FILIATREAU & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 2

MONTREAL, FEVRIER 1883

VOLUME II

L'ÉTUDE DE LA MUSIQUE

II

LE CHANT

Une des choses les plus essentielles pour réussir dans l'étude du chant, comme dans celle de la musique en général, c'est le choix d'un bon professeur.

Il est malheureusement dans les habitudes de confier les élèves jeunes et commençants à des maîtres élémentaires chargés, qu'on nous passe le mot, de les dégrossir.

En général, la première, la seule qualité peut-être, exigée de ce maître élémentaire, est de donner ses leçons aux prix les plus modérés. Souvent ce n'est point un spécialiste ; c'est un musicien qui joue du violon, du piano, qui solfie ; il peut même arriver qu'il ne soit pas musicien du tout (le cas s'est vu). Il est bon marché, cela suffit. Cela suffit si peu qu'il est le plus cher de tous, et, pour notre part, nous préférons celui qui, ne sachant rien, ne pourrait rien enseigner, à celui qui, ayant quelques notions, entreprendrait l'éducation d'un jeune chanteur. Dans ce dernier cas, lorsque l'élève sort des mains du maître, non-seulement il sait peu, mais encore il sait mal ; il lui devient difficile d'apprendre ; il a pris des défauts dont il ne se corrigera qu'à grand peine. La besogne est à recommencer, et dans de déplorables conditions. Il faut donc, dès le début, s'adresser à un véritable maître de chant, médiocre chanteur, si l'on veut, mais expérimenté dans son art, connaissant bien les voix, leurs moyens et leur étendue, sachant les conduire et les ménager.

“ Le choix d'un professeur élémentaire expérimenté est, à notre avis, dit Marmontel, de la plus grande importance, car la direction donnée aux premières études, non-seulement exerce une influence immédiate sur les progrès des commençants, mais a de plus une action très prononcée sur leur avenir musical.

“ C'est dès le début qu'il faut donner aux élèves le goût d'un travail correct et consciencieux. Pour atteindre ce but, la première condition est de faire aimer l'étude, de la rendre agréable et attrayante.”

Les parents ont, en général, la faiblesse de croire qu'un professeur médiocre, le premier venu, est toujours suffisant pour commencer un élève ; nous pensons au contraire qu'il faut des connaissances très variées, une éducation musicale très complète pour être un bon professeur élémentaire.

La première qualité d'un bon maître est non-seulement de connaître à fond son art, mais encore d'avoir l'esprit critique, c'est-à-dire capable de distinguer les styles, d'apprécier les écoles du passé et le caractère de la musique qui a

été chantée par les virtuoses. Il est bon aussi qu'il soit excellent lecteur, et qu'il connaisse l'harmonie, non pas au point de pouvoir écrire la musique, ce qui n'est pas indispensable, mais afin de pouvoir mieux entrer dans l'esprit de la musique qu'il fait chanter, et de mieux faire comprendre le caractère d'un morceau, et le style de l'exécution. Aujourd'hui que le rôle de l'harmonie est devenu plus important que jamais, cette connaissance est des plus nécessaires.

L'intelligence a bien aussi une grande part dans les qualités d'un bon maître. C'est grâce à elle qu'il saura varier son enseignement ; c'est grâce à elle qu'il pourra intéresser l'élève, se l'attacher, et rendre plus fructueuses les heures de leçon.

Il est bien entendu que la patience est une qualité indispensable au professeur, mais non la patience passive. Il faut savoir faire répéter les passages difficiles, sans arriver cependant à excéder l'élève ; savoir se plier un peu à ses défauts, afin de pouvoir les redresser ; en un mot, il faut une patience mêlée de souplesse.

Telles sont en quelques mots les qualités que l'on doit exiger d'un professeur. D'un autre côté le professeur a le droit de demander à son élève de remplir certaines conditions.

Il est important que le futur chanteur ne commence pas ses études trop tard. Outre que la mémoire est moins fraîche, et l'imagination moins ardente, la voix se prête avec infiniment moins de souplesse à toutes les fatigues de l'étude du chant ; les défauts se corrigent moins facilement, et souvent il est impossible de remédier à des vices invétérés de l'organe vocal. Nous pensons qu'entreprendre l'étude du chant après avoir dépassé l'âge de vingt-cinq ans serait s'exposer à perdre un temps précieux, s'imposer un bien rude labeur pour n'arriver qu'à un résultat insignifiant.

La première condition pour étudier le chant d'une façon fructueuse est d'avoir de la voix. “ Autrefois, dit un vieil auteur, quiconque voulait embrasser la carrière de chanteur se soumettait avant à l'examen d'un médecin, pour savoir si ses qualités physiques le rendaient apte à l'art qu'il voulait cultiver : si sa poitrine était large et forte, son cou vigoureux, sa langue étroite et mince, son palais convexe, ses lèvres bien formées, ses dents complètes et sa bouche bien conformée.”

Les qualités morales ne sont pas moins nécessaires que les qualités physiques. Sans une intelligence ouverte, sans une imagination vive, sans une sensibilité facile à éveiller, il n'est pas de bon chanteur. L'esprit et le cœur de l'artiste doivent être cultivés.

Si le chanteur possède ces qualités, que nous considérons

comme nécessaires, il peut espérer que le succès couronnera ses efforts. Mais il est une condition pour l'étude du chant, sans laquelle toutes les autres facultés, si heureuses qu'elles soient, sont absolument inutiles : il faut à l'élève comme au maître une longue et robuste patience. L'élève ne doit pas hésiter à répéter maintes fois ses leçons, à revenir sur les mêmes passages jusqu'à ce qu'ils soient bien exercés ; il doit aussi avoir la plus grande confiance dans le maître, lui obéir avec docilité, et lui être reconnaissant du soin qu'il met à corriger leurs défauts.

En terminant, nous conseillons aux parents de bien voir à ce que toutes les conditions que nous venons d'indiquer soient remplies, tant du côté du professeur que du côté de l'élève, et ils ne s'exposeront pas à dépenser inutilement leur argent.

Il est bien entendu que ce que nous disons ici du professeur de chant doit aussi s'appliquer au professeur de piano.

LETTRE PARISIENNE

PARIS, 28 Janvier 1883.

Mon cher Monsieur,—

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient de reprendre *Zampa*, ce chef-d'œuvre de Hérold, qui n'avait pas été joué depuis quatre ans.

Pour cette importante reprise, le théâtre a fait de grands frais : la mise en scène est entièrement nouvelle, et trois magnifiques décors servent de cadre à cette immortelle partition. De plus, c'est le soir de cette reprise que l'orchestre de l'Opéra-Comique a inauguré sa nouvelle organisation. Le quatuor à cordes a été très augmenté, ce qui donne à cet orchestre, déjà si brillant, une intensité de son très remarquable et très homogène.

Le succès de cette reprise a été très grand ; succès pour l'œuvre, dont presque tous les morceaux, à commencer par l'admirable ouverture, ont été acclamés ; succès pour les interprètes, Mlle Mezeray et MM. Stéphane et Moulliérat, qui se sont montrés à la hauteur de l'œuvre.

La *Pearle du Brésil*, de Félicien David, sera très prochainement donnée pour les débuts d'une cantatrice, Mlle Nevada, sur laquelle on fonde de grandes espérances.

Dans ma dernière lettre je vous ai longuement parlé des concerts populaires : deux mots seulement aujourd'hui pour vous signaler une belle œuvre que M. Padeloup vient de faire connaître à son public : c'est le *Faust* de Liszt, qui renferme de sérieuses beautés, et qui a été supérieurement rendu par l'excellent orchestre Padeloup. Cette œuvre place son auteur au rang des maîtres symphonistes.

Le concert Colonne, qui fait toujours salle comble avec la *Damnation de Faust*, de Berlioz, annonce, pour une des premières séances, le *Désert*, de Félicien David, avec M. Bailly, un très remarquable ténor, qui chantera l'*Hymne à la nuit*, la *Réverie du soir*, et le *Chant du Muezin*. Ce sera une grande attraction, cette reprise du *Désert*, car la musique en est si chaude, si colorée, la poésie si pénétrante,

qu'elle amènera longtemps la foule au concert Colonne.

L'Opéra vit sur l'ancien répertoire, en attendant les premières représentations de *Henri VIII*, dont les répétitions des deux premiers actes sont assez avancées pour qu'on puisse en faire, au premier jour, une lecture à l'orchestre. Les bruits de coulisse sont très favorables, et font présager un grand succès pour l'œuvre de notre grand symphoniste. On pense être prêt pour la première quinzaine de février.

Il a eu bien raison, Coquelin, de n'avoir pas voulu aller en Amérique avec l'impresario Mayer. Il vient de finir ses représentations en Russie, et il y a récolté, avec Mme Favart et son camarade Dieudonné, des bravos enthousiastes, une énorme quantité de roubles, et des cadeaux superbes faits par l'empereur et l'impératrice avec une courtoisie et une amabilité qui en doublent le prix.

Mme Favart a reçu un bracelet orné d'un rubis ; M. Coquelin, une bague avec un rubis, et M. Dieudonné, une bague avec un rubis. Chaque cadeau était accompagné d'une lettre du ministre de la cour exprimant à ces artistes la satisfaction de l'empereur et de l'impératrice. Certainement les yankees n'auraient pas fait aussi bien.

Le nom de Coquelin aîné me remet en mémoire son sympathique et spirituel frère. C'est lui, comme vous savez, qui a créé et donné tant d'éclat au monologue, à ce produit si essentiellement parisien, et qui demande tant de qualités et un talent si souple et si discret pour produire tout son effet.

Je crois qu'une courte notice sur cet artiste intéressera vos lecteurs en le leur faisant connaître sous un jour nouveau.

En 1867, Coquelin cadet remportait au Conservatoire le premier prix de comédie, dans le rôle de Sosie, d'*Amphytrion*, qu'il avait joué avec un entrain de jeunesse qui rappelait la manière de son grand frère. C'était la même verve, la même candeur, la même franchise.

A peine âgé de 17 ans, Coquelin avait déjà été professeur de français en Angleterre, qu'il appelait le pays des *brumes* et des blondes. On le retrouve un peu plus tard employé de chemin de fer dans une station où il empêchait les trains de partir, en chantant derrière les locomotives des chansonnettes qui clouaient d'admiration les mécaniciens au garage. A sa sortie du Conservatoire, il entra à l'Odéon, et peu de temps après au Théâtre-Français, où il débuta dans les *Plaideurs*. Son succès y fut grand, et en 1879, le secrétariat fut sa récompense.

Coquelin cadet est un des artistes les plus populaires de Paris. On le voit partout, et il a l'art de ne poser nulle part. Très répandu dans le monde des journaux, il voit souvent ses mots imprimés par le *Masque de Fer* et le *Tintamarre*. Il a un joli talent d'écrivain, et on a de lui le *Livre des Convalescents*, dédié surtout aux rates inactives. Il se compose de conseils perfides, d'inventions chimériques, de petites recettes où le parfum des fleurs est complètement absent, de combles vertigineux. Le livre est signé Pirouette.

M. Coquelin jeune a un autre titre à la sympathie de tous : c'est la médaille militaire, qu'il a noblement gagnée sur le champ de bataille de Buzenval.

SYLVIO.

LE VIOLON

I

C'était un violon comme tous les violons. Il n'avait pas d'histoire. Ce n'était pas un Amati. Encore moins un Stradivarius. Ce n'était pas le violon dans lequel, selon la légende Paganini avait enfermé l'âme de sa grand-mère. Ce n'était pas ce violon fantastique sur les cordes duquel Tartini entendit, en songe, le diable exécuter la sonate fameuse qu'à son réveil il intitula : *La Sonate du Diable*. Non. Rien ne le distinguait du commun des violons. Il avait, comme le plus vulgaire de tous, ses quatre cordes accordées de quinte en quinte : *Sol, ré, la, mi*. Son maître l'avait acheté je ne sais où, pour un prix modeste, et ni son maître, ni lui, n'étaient célèbres.

C'était — le maître — un jeune homme ; il avait vingt-cinq ans peut-être. L'aîné d'une famille d'orphelins, il avait quitté sa patrie où le pain de chaque jour était devenu rare, pour venir chercher fortune à Paris. Il n'y avait trouvé qu'un modeste emploi, assez lucratif cependant pour lui permettre de secourir les siens, mais qui ne lui laissait pas même espérer pour l'avenir une amélioration quelconque. Hansel Sachser, le courageux jeune homme, avait dit adieu à tous ses rêves et s'était résigné.

Il vivait avec un ami, à peu près de même âge et leur ménage était des plus unis, sauf leurs querelles à propos du violon de Hansel. Aussi était-ce seulement à ses heures de solitude que le jeune Danois, tirant son instrument de la boîte où il reposait, se livrait à son goût favori pour la musique.

Mais alors quels duos !... Sous les doigts de Hansel, les cordes muettes s'animaient. C'était comme l'éveil d'un génie divin. La chanterelle disait des choses douces et tristes. Elle racontait comme un long poème de rêves évanouis, d'espoirs tombés, d'illusions mortes, d'amours déçues, pauvre Hansel ! Qui saura jamais ce qui se remuait dans son âme quand le violon chantait ainsi ! Alors les murs s'éloignaient. Ce n'était plus l'horizon des toits de la ville. C'étaient les champs, où la moisson ondule, blonde comme une chevelure de jeune fille. C'était le solcil qui met des chansons aux cœurs et des rires aux lèvres. C'était la forêt sombre, abritant à la fois les oiseaux et les fauves. C'était la plaine sans fin au bout de laquelle point, au crépuscule, le rocher natal vers lequel le pâtre, à la silhouette étrange, pousse le troupeau bêlant. C'était le fleuve majestueux, tordant comme un serpent ses replis aux flancs des monts. C'était la rive fleurie qui, doucement, s'abaisse vers le tourbillon caché ! C'était la prairie verte aux renflements soudains, dans laquelle errent les grands bœufs aux cornes horizontales. C'était la mer grondante, battant les grèves natales et dont l'écume bondit sur les roches comme une nuée de fantômes, levant au ciel des bras désespérés. C'était la patrie, enfin. La patrie !... nom magique qui suffit à emplir le cœur de l'homme, même quand toute autre affection l'a quitté. La patrie qui fait les héros, comme la foi fait les martyrs !

Hansel chantait tout cela. Il chantait, l'œil perdu dans les profondeurs de sa vision, l'âpre terre où il était né, le ciel pâle où se mirent les glaciers, les soleils de printemps illuminant les pins, et la bise faisant frissonner les mélèzes. Il revoyait la mère qui l'avait bercé, et les chansons qu'elle disait revenaient toutes seules sous ses doigts comme dans son souvenir. Il revoyait, hélas ! l'oubliée qu'il avait aimée ! Et le violon priait, suppliait, gémissait et pleurait. Puis, il avait des colères de lion blessé, il menaçait, il tonnait... Mais toujours la tempête s'apaisait dans les larmes, et le pauvre Hansel, tombant sur le canapé, s'endormait de tristesse et de lassitude pour continuer, dans le sommeil, les rêves incohérents commencés dans la veille.

Le violon de Hansel ! C'était sa consolation. C'était sa vie, C'était ses amours.

Tandis qu'il dort ainsi, la tête renversée sur les coussins, ses longs cheveux blonds découvrant ses tempes et son front pâlis par la fatigue, les yeux noyés dans l'extase et la main, aux doigts fins, souples et nerveux, tenant encore l'archet, la porte s'ouvre sans bruit et Maurice Métal entre.

C'est un Français, un de ses joyeux étudiants à la verve endiablée qui rient de tout et s'amuse de rien. Au demeurant, le meilleur cœur qui soit au monde. Son joyeux caractère est l'antipode de celui de son compagnon, et l'on se demande comment ces deux êtres, si dissemblables, ont pu se lier au point de vivre comme deux frères, sous le même toit et de la même vie. L'un vient du Nord, l'autre du Midi. Maurice c'est la prose ; Hansel est la poésie. Peut-être est-ce précisément ce contraste qui cimente leur bonne harmonie.

— Bon ! murmura Maurice qui au premier coup d'œil jeté en entrant, comprend ce qui s'est passé, mon fou s'est encore exténué à jouer du violon !

Refermant doucement la porte, il passe devant son camarade endormi, dégage doucement l'archet des doigts pâles et le pose respectueusement sur la table à côté du violon qu'il a ramassé à terre. Puis levant philosophiquement les épaules et comme un homme au fait de ce qui arrive, il va tranquillement se coucher, laissant le dormeur dans la première pièce.

II

Maurice Métal dormait encore quand le violon s'éveilla.

Hansel se croyant seul et pensant que son compagnon n'était pas rentré, reprenait ses chants interrompus par le sommeil. Seulement, il se sentait plus gai qu'hier sans doute, car ce fut d'abord une chanson au rythme joyeux qui éclata dans l'air pur du matin, tandis que le jeune homme regardait le ciel par la fenêtre ouverte. Mais ensuite il préluda plus lentement, et déjà il attaquait un *adagio*, quand la porte de la seconde chambre s'ouvrit devant Maurice.

— Ah ! ça, mais c'est de la folie, Hansel ! Hier, tu t'es endormi, l'archet à la main. Ce matin, tu m'éveilles avec tes airs d'enterrement ! Ne peux-tu te taire ?

— J'ignorais que tu fusses rentré, Maurice ! dit Hansel en souriant. Mais tiens, je vais te jouer quelque chose de gai. Qu'est-ce que tu veux ?

— Au diable ! j'exècre la musique.

— Tu mens, je t'ai vu pleurer l'autre jour, Maurice.

— Moi !... pleurer !... ah ! bien, mon bon ! tu avais la berlue.

— Pas du tout. Je jouais... attends donc. C'était...

— Si j'ai pleuré, c'était sans doute d'agacement, comme les chiens.

— Oh ! que non. Ne fais donc pas le barbare... je te dis que tu aimes la musique, Maurice.

— Je te dis que non.

— Je te dis que si...

— Par exemple !

— Attends...

Et sans ajouter un mot, Hansel glissant traitreusement l'archet sur la chanterelle, commença la sérénade de Schubert. Mais à peine avait-il joué les premières mesures que Maurice, frémissant, hors de lui, bondit jusqu'à l'artiste.

— Pas cela ! pas cela !... cria-t-il. Entends-tu ?

Mais Hansel, se retranchant derrière un meuble, continua la phrase mineure, la soupirant comme une prière, la sanglotant comme une supplication...

Maurice leva les deux bras en l'air.

Et suppliant lui-même, plus ardemment encore que le violon, il ajouta :

— Hansel, au nom de ta mère, tais-toi !...

Hansel s'arrêta. De grosses larmes roulaient sur les joues brunes de Maurice. Le joyeux étudiant, le rieur par excellence, sanglotait.

—Dieu ! s'écria Hansel, qu'as-tu donc ?

—Ah ! que tu m'as fait mal ! dit Maurice lentement.

Puis essuyant ses yeux :

—C'est vrai !... J'aime la musique. Oh ! tu dis vrai, Hansel. Mais je ne veux pas l'aimer, je ne le veux pas !... Et sais-tu pourquoi, sais-tu, pourquoi je te crie de te taire quand tu joues ?... Non... je ne te l'ai jamais dit. Je ne voulais pas te le dire. C'est pour ne pas entendre cet air !...

—Cet air !... répéta Hansel.

—Regarde-moi, Hansel. J'ai tué ma mère !...

Hansel recula.

—Es-tu fou ? dit-il.

—Non, mais je crois le devenir chaque fois que j'entends cet air... Tu me prends, comme tout le monde, pour l'être le plus gai sur terre... Tu ne sais pas la triste voix qui m'éveille parfois. Oui... tu me regardes... C'est que tu ne sais pas. Eh bien ! j'avais douze ans quand, un soir, en rentrant de la chasse avec mon père, et tandis que je jouais imprudemment avec sa carabine, je fis un faux mouvement qui fit partir le coup... Ma mère tomba raide morte ! Sais-tu ce qu'elle chantait alors, en berçant mon frère dans ses bras ?... C'était cela !

—Ah !... ah ! mon Dieu ! pauvre Maurice ! oh ! je comprends... Si j'avais su, mon ami, jamais je n'aurais ainsi réveillé ta douleur... Pardonne-moi.

Maurice lui tendit la main.

—Je ne t'en veux pas. Mais ne me joue jamais cet air là, car je crois que, fûssé-je dans la tombe, il me ferait encore tressaillir.

—Sois tranquille, dit Hansel. Je ne le jouerai jamais devant toi.

PAUL GEORGES.

(A suivre)

RICHARD WAGNER

Une dépêche de Venise annonce que Richard Wagner, le compositeur allemand, est mort le 9 courant en cette ville à 4 heures de l'après-midi.

Richard Wagner était né à Leipzig le 22 mai 1813, et avait fait ses études académiques à Dresde. De bonne heure il avait montré des dispositions extraordinaires pour la musique à laquelle il se consacra bientôt tout entier. Devenu, en 1836, maître de chapelle à Magdebourg, il poursuivit ses études de composition et ce fut à Paris, en 1841, qu'il acheva son premier opéra *Rienzi*, et en écrivit un autre, *Le Vaisseau-fantôme*. Puis vinrent le *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan*, *Yeult* et les *Nibelungen*. En 1860 il obtint que le *Tannhäuser* fut mis en répétition à l'Opéra de Paris ; cette œuvre fut représentée le 18 mars, n'eut aucun succès et fut retirée de l'Opéra après trente-trois représentations orageuses.

C'est à la suite d'une représentation du *Vaisseau-fantôme* donnée à Munich en 1864, que le roi de Bavière attacha Richard Wagner à sa cour, lui fit une pension de 4,000 florins et mit le théâtre de la capitale à sa disposition.

Wagner avait épousé en 1869 la fille de l'abbé Liszt, Mme Hans de Bulow, divorcée de son mari.

Le dernier ouvrage de Wagner, *Parsifal*, grand drame lyrique, représenté l'année dernière à Bayreuth n'a rien ajouté à la gloire du compositeur qu'on a surnommé avec raison le "géant de la musique moderne.

REVUE MENSUELLE

Mardi, le 13 du courant, avait lieu dans la salle académique du Gesu, un grand concert donné par la Société Ste Cécile. Cette société, comme chacun le sait, est sous la direction de M. Guillaume Couture, et a été formée dans le but de pourvoir l'église du Gesu d'un nouvel orgue.

Le programme se composait de deux œuvres magistrales : l'Oratorio de Noël de Saint-Saëns, et le Concerto en *ut* mineur de Beethoven, et d'une charmante scène chinoise pour voix de femmes : Li-Tsin de V. Joncières.

Le chœur et l'orchestre comprenait soixante-dix à soixante-quinze exécutants et les solistes avaient été choisis parmi les meilleurs élèves de M. Couture ; Soprano : Mlle Crompton ; Mezzo-soprano : Mlle MacFarlane, Contralto : Mlle Moylon Ténor : M. Norris, Baryton : M. Campbell. L'orgue-harmonium était tenu par M. Ducharme, organiste du Gesu, et on remarquait au piano Mlle Euphémie Coderre, jeune pianiste de talent.

L'exécution de l'Oratorio a été très satisfaisante, quoiqu'il soit assez difficile d'en juger, vu la mauvaise acoustique de la salle. Deux chœurs entraient nous ont frappés. C'est le *Gloria in altissimis* et le chœur final : *Tollite Hostias*, qui ont été enlevés avec un ensemble admirable. Le duo *Benedictus* et le quintette *Consurge filia Sion* ont aussi été rendus d'une façon charmante et nous avons surtout admiré les voix si fraîches, si sympathiques de Mlles Crompton, Moylon et celle de M. Campbell, baryton qui promet beaucoup pour l'avenir.

Dans le Concerto de Beethoven, Mlle Coderre a prouvé qu'elle n'avait pas volé la réputation dont elle jouit. Son jeu est peut-être un peu froid, un peu sec, mais elle a réellement du talent et possède un mécanisme extraordinaire.

La scène chinoise devait plaire davantage à notre public à cause du caractère un peu plus léger de la musique, aussi a-t-elle été bissée, et nous devons à la vérité de dire qu'elle y a gagné, car elle a été mieux exécutée la seconde fois que la première.

Nous regrettons sincèrement que l'auditoire n'ait pas été plus nombreux. On ne devrait jamais perdre l'occasion d'entendre de la musique de ce genre, car c'est avec des auditions semblables qu'on se forme le goût. Si l'on nous objecte que les prix étaient un peu élevés, nous répondrons qu'il ne faut pas oublier le but que cette Société se propose en donnant des concerts. Nous ne croyons pas, du reste, que ce soit la principale objection, car c'est triste à dire, mais nous sommes sous l'impression qu'une méchante troupe de *minstrels* ou un cirque ambulante aurait fait salle comble au même prix.

En terminant nous nous permettons de suggérer à la Société Ste. Cécile de choisir un autre local pour son second concert car la salle du Gesu est absolument mauvaise à tout point de vue.

* * *

Deux grands concerts ont été donnés à Ottawa dans le cours du mois par M. Olivier King et notre jeune violoniste canadien M. François Boucher, qui a maintenant fixé sa résidence dans la capitale. Ces deux concerts étaient sous le haut patronage de Lady MacDonald et de Lady Tilley et ont obtenu beaucoup de succès.

On a surtout remarqué un concerto pour violon de M. Olivier King que M. Boucher a rendu avec infiniment de bonheur.

Le quatuor vocal et le quintette d'instruments à cordes d'Ottawa ont été aussi beaucoup admirés.

Le *Free Press* constate que malgré le caractère un peu sérieux de la musique des deux programmes, les exécutants ne furent nullement dérangés par les conversations qu'on entend habituellement dans nos salles de concert.

C'est un bon point en faveur du public de la capitale et nous sommes heureux de le mentionner.

* * *

Nous sommes heureux d'annoncer le retour de Mme L. G. G. Béliveau, qui nous arrive de Paris, où elle était allée compléter ses études musicales.

Nous avons le plaisir d'assister, le 14 de ce mois, à une audition des élèves de M. G. Couture et de M. D. Ducharme. Cette intéressante séance avait lieu dans les vastes salles de musique de M. Couture et cent cinquante à deux cents personnes choisies parmi l'élite de notre société montréalaise formaient l'auditoire.

Un joli programme avait été préparé pour la circonstance et fut exécuté de manière à faire honneur aux deux professeurs.

Dans le grand duo de l'Africaine, Mme Robert et Mlle Labelle nous ont prouvé qu'elles font des progrès constants dans l'art si difficile du chant, et qu'un bel avenir est ouvert devant elles.

M. J. W. Campbell a une voix très sympathique et avec de l'étude deviendra un excellent chanteur.

Mlle Crompton dans la "Reine de Sabà" a été véritablement la Reine... de la soirée.

M. Ducharme a dû être enchanté de la manière dont ses deux élèves Mlle Chaffey et M. Longley ont exécuté les deux morceaux dont on les avait chargés.

* * *

D'après une certaine rumeur qui tend à s'accréditer de plus en plus, un grand concert serait donné dans quelque temps, à Montréal par nos deux virtuoses canadiens, MM. Calixa Lavallée et Alfred Desève.

* * *

Madame Albani a chanté à Toronto mardi, le 9 courant, et elle a obtenu un véritable triomphe dans *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti. Au dernier acte on la rappela à grands cris sur la scène où elle reçut une magnifique couronne de lys et de roses présentée par Mme Robinson épouse du lieutenant gouverneur.

La grande cantatrice viendra-t-elle à Montréal comme certains journaux nous le font espérer? Nous n'en savons rien. Ce qui paraît certain c'est que son impresario M. Mapleson exige une garantie de \$3,000 par soirée. C'est une somme assez considérable, mais nous croyons qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait arriver à faire souscrire ce montant.

* * *

De Paris :

Les amis et admirateurs de Berlioz ayant résolu de recueillir des souscriptions en vue d'élever un monument à sa mémoire, un comité s'est formé, composé de :

MM. le vicomte A. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, président; Ambroise Thomas, Ch. Gounod, Victor Massé, Ernest Reyer, J. Massenet, C. Saint-Saëns, membres de l'Institut.

Edouard Alexandre, Bapst, Daniel Bernard, Brandus, Colonne, Ch. Grandmougin, Heugel, Hippeau, Litolf, G de Massougnés, Pasdeloup, Emile Réty, Richault, Vaucorbeil, Johannès Weber, Albert Woff.

* * *

M. Vaucorbeil se dispose à nous présenter une nouvelle Rachel de la *Juive*, en la personne aussi expressive que sympathique de Mme Montalba. Le personnage lui convient d'autant mieux que la nouvelle Rachel rappelle à bien des points de vue la créatrice de ce rôle, Mlle Falcon, qui habite aujourd'hui bourgeoisement la Chaussée d'Antin et n'a qu'un pas à faire pour aller juger les Falcons du jour. Le ténor Salomon chantera Eléazar. C'est l'un de ses bon rôles.

Samedi dernier, le 17 février courant, avait lieu une intéressante matinée musicale dans la salle de musique de M. L. E. N. Pratte. Deux des élèves les plus brillants de M. D. Ducharme, Mlle Chaffey et M. Longley, se firent entendre sur le piano et M. Mitchell exécuta sur l'orgue deux ou trois improvisations assez bien réussies.

FÉLICIEN DAVID

Nous publions aujourd'hui la barcarolle de *Lalla-Roukh*, une des dernières œuvres de Félicien David, et à ce propos nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en faisant ici une courte esquisse biographique de ce grand musicien.

Félicien David naquit à Cadenet (Vaucluse) le 3 Avril 1810.

Il reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale et attira bientôt l'attention sur lui comme enfant de chœur de l'église Saint Sauveur à Aix. Resté orphelin à l'âge de 18 ans et sans ressources, il dut d'abord se faire clerc d'avoué, mais tôt négligeant la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint Sauveur.

Félicien David alla à Paris en 1830; une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Chérubini, il entra au Conservatoire où il eut pour maîtres Lesueur, Fétis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme toute entière aux aspirations sociales, politiques et religieuses du moment, il devint Saint-Simonien. Ce fut lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés au chœur Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin.

De retour en France (1835), il lutta en vain pour refaire son nom dans le monde musical. En 1844 seulement, il put faire exécuter son *Désert*, ode-symphonie dont M. Auguste Comte, son ami, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris se disputèrent cette œuvre, qui fit le tour de l'Europe. Cette première œuvre est aussi la meilleure de David, à qui l'on doit : *Moïse sur le Sinaï*, *Herculanum*, *Lalla-Roukh*, etc.

Quelques années plus tard, Félicien David devint bibliothécaire du Conservatoire, et membre de l'Académie des Beaux-Arts, où il succéda à Berlioz.

Il mourut en 1876, d'une maladie de poitrine occasionnée par l'abus du tabac.

L'ALBUM MUSICAL

(Du *Saguenay*.)

Nous nous faisons un plaisir de reproduire du *Nouvel-Liste* du 31 du mois dernier, les lignes suivantes à l'adresse de cette excellente publication dont nous avons écrit le nom plus haut :

" Cette intéressante publication entre avec le numéro de Janvier dans sa seconde année.

" L'encouragement que ce journal a reçu et les progrès qu'il a accomplis, ont porté les actifs éditeurs Filiatreault & Cie., à s'imposer de nouveaux sacrifices, pour faire de ce journal unique au Canada, une publication digne de notre pays et éminemment utile pour l'avancement de l'art musical.

" A partir d'aujourd'hui l'*Album Musical* contiendra huit pages de texte au lieu de quatre. La matière est variée, amusante et instructive.

" Les seize pages de musique comprennent des extraits choisis de Handel, de Haydn, de Mendelssohn, de Nadaud et d'Offenbach.

" Nous ne saurions trop recommander ce journal à nos lecteurs."

Du " *Star* "

The January number of *L'Album Musical* contains five excellent pieces of music : — *Gigue*, for the piano, by Handel; *Carcassonne*, chansonnette, by G. Nadaud; *Romançe*, by Offenbach; *Prelude*, for the organ, by Mendelssohn; *Sonate*, for the piano, by Haydn. In literary department is a poem by Ls. Frechette, articles by Sylvio, R. Oct. Pelletier, Charles Gounod, H. Herz, &c., together with opening chapters of Ludovic Halevy's interesting story, *L'Abbe Constantin*. The number is an excellent one, and reflects credit upon the editor, M. Charles Labelle, and the proprietors, Messrs. A. Filiatreault & Co., 8 Ste. Therese street.

Feuilleton de "l'Album Musical"

FÉVRIER 1883.—NO 2.

L'ABBE CONSTANTIN

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

—Paul ! dit Mme de Lavardens, en lui montrant l'abbé.

—Oh ! monsieur l'abbé, je vous demande bien pardon...

Le pauvre prêtre n'avait pas entendu. Sa pensée était ailleurs. Déjà dans une des petites rues du village, il voyait le pasteur du château s'arrêter devant chaque maison, et glisser sous les portes de petites brochures évangéliques.

Continuant son récit, Paul entama une description enthousiaste de l'hôtel, qui était une merveille...

—De mauvais goût... et de luxe criard, interrompit Mme de Lavardens.

—Pas du tout, maman, pas du tout !... Rien de criard, rien de tapageur... Des meubles admirables, des arrangements pleins de grâce et d'originalité... Une serre incomparable inondée de lumière électrique. Et le buffet installé dans la serre, sous une treille chargée de raisin... au mois d'avril... et on pouvait en cueillir à pleines mains. Les accessoires du pavillon avaient, paraît-il, coûté quarante mille francs. Des bijoux, des bonbonnières, des bibelots délicieux... avec même de les emporter. Moi, je n'ai rien pris, mais bien des gens ne s'en faisaient pas faute... Puymartin, ce soir-là, m'a raconté l'histoire de Mme Scott ; seulement, ce n'était pas tout-à-fait l'histoire de M. de Larnac... Roger m'a dit que Mme Scott avait été enlevée toute petite par des saltimbanques, et que son père l'avait retrouvée faisant la voltige dans un cirque ambulante, bondissant par-dessus des banderolles et traversant des cerceaux de papier.

—Une écuyère ! s'écria Mme de Lavardens, j'aimais encore mieux la mendicante !

—Et pendant que Roger me racontait ce roman du *Petit Journal*, je voyais venir du fond d'une galerie l'écuyère du cirque forain, dans un merveilleux fouillis de satin et de dentelles, et j'admira ses épaules sur lesquelles ondulaient un collier de diamants gros comme des bouchons de carafe. On disait que le ministre des finances avait vendu secrètement à Mme Scott la moitié des diamants de la couronne, et que c'était ainsi qu'il avait eu le mois précédent quinze millions d'excédant sur le budget. Ajoutez à cela qu'elle avait fort grand air, la petite saltimbanque, et qu'elle était tout à fait à son aise dans ces splendeurs.

Paul était si bien lancé que sa mère dut l'arrêter. Devant M. de Larnac fort dépité, il laissait trop naïvement éclater sa satisfaction d'avoir pour voisine cette miraculeuse américaine.

L'abbé Constantin se préparait à reprendre le chemin de Longueval, mais Paul, en le voyant sur le point de partir :

—Oh ! non, non, monsieur l'abbé, vous n'allez pas refaire une seconde fois à pied, par une telle chaleur, la route de Longueval. Permettez-moi de vous reconduire en voiture. Cela me fait beaucoup de peine de vous voir ainsi dans le chagrin. Je veux essayer de vous distraire. Oh ! vous avez

beau être un saint, je vous fais rire quelquefois avec mes folies.

Une demi-heure après, tous deux, le curé et Paul, roulaient côte à côte dans la direction du village. Paul parlait, parlait, parlait ! Sa mère n'était plus là pour le calmer et pour le modérer. Sa joie était débordante.

—Non, voyez-vous, monsieur l'abbé, vous avez tort de prendre les choses au tragique... Tenez, regardez ma petite jument, comme elle trotte ! comme elle lève les pattes ! Vous ne la connaissez pas. Savez-vous ce que je l'ai payée ? Quatre cents francs. Je l'ai dénichée, il y a quinze jours, dans les brancards d'une charrette de maraîcher. Une fois que c'est bien dans son train, ça vous fait quatre lieues à l'heure, et on a plein les mains tout le temps. Regardez, regardez donc comme elle tire ! comme elle tire !... Allons ! tôt ! tôt ! tôt !... Rien ne vous presse, monsieur l'abbé ? Voulez-vous rentrer par les bois ? Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air... Si vous saviez, monsieur l'abbé, comme j'ai de l'affection pour vous... et du respect !... Je n'ai pas dit trop de bêtises, tout à l'heure, devant vous ? C'est que je serais si fâché !...

—Non, mon enfant, je n'ai rien entendu.

—Alors nous prenons le chemin des écoliers.

Après s'être jeté à gauche, sous bois, Paul revint à sa première phrase :

—Je vous disais donc, monsieur l'abbé, que vous avez tort de prendre ainsi les choses tragiquement. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? C'est très heureux ce qui vient d'arriver.

—Très heureux ?

—Oui, très heureux... J'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard. L'avez-vous pas entendu tout à l'heure, M. de Larnac, oser leur reprocher de dépenser follement leur argent ? Il n'est jamais fou de dépenser son argent. Ce qui est fou, c'est de le garder. Vos pauvres, — car j'en suis bien sûr, c'est surtout à vos pauvres que vous pensez, — eh bien ! vos pauvres ont fait aujourd'hui une bonne journée. Voilà mon opinion. La religion ?... oui, la religion... Ils n'iront pas à la messe !... cela vous fait du chagrin, c'est tout naturel, mais ils vous enverront de l'argent, beaucoup d'argent... et vous le prendrez, et vous aurez bien raison. Vous voyez bien que vous ne dites pas non. Ça va être une pluie d'or sur tout le pays... Un mouvement ! un tapage ! des voitures à quatre chevaux, des postillons poudrés, des "rallye-papiers," des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice... Et là, dans ce bois, dans cette allée où nous sommes je retrouverai peut-être Paris avant qu'il soit longtemps. J'y reverrai les deux amazones et les deux petits grooms dont je parlais tout à l'heure. Si vous saviez comme elles sont gentilles à cheval, les deux sœurs ! Un matin, j'ai fait, derrière elles, tout le tour du bois de Boulogne, à Paris. Je les vois encore. Elles avaient des chapeaux gris à haute forme, de petits voiles noirs bien plaqués sur la figure et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suivait la ligne du dos.

Le curé, depuis quelques instants, ne donnait plus aucune attention aux discours de Paul. La voiture était engagée dans une allée assez longue et parfaitement droite. Au bout de cette allée, le curé voyait venir un cavalier au galop.

—Regardez donc, dit le curé à Paul, regardez donc. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Est-ce que ce n'est pas Jean, là-bas ?

—Mais oui, c'est Jean, je reconnais sa jument grise.

Paul aimait les chevaux, et, toujours, avant de regarder le cavalier, regardait le cheval. En effet, c'était Jean ; et en apercevant de loin le curé et Paul, il agita en l'air son képi, qui portait deux galons d'or, Jean était lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny.

Quelques instants après, il s'arrêtait près de la petite voiture, et s'adressant au curé :

—Je viens de chez vous, mon parrain, et Pauline m'a dit

que vous étiez allé à Souvigny pour la vente... Eh bien ! qui l'a acheté, le château ?

—Une américaine, Mme Scott.

—Et Blanche-Couronne ?

—La même Mme Scott.

—Et la Rozeraie ?

—Encore Mme Scott.

—Et la forêt... toujours Mme Scott ?

—Tu l'as dit, répliqua Paul... Et je la connais, Mme Scott... et on va s'amuser à Longueval... Je te présenterai... Seulement, ça fait de la peine à M. l'abbé... parce que c'est une américaine, une protestante.

—Ah ! c'est vrai, mon pauvre parrain... Enfin nous causerons de tout cela demain. J'irai dîner avec vous. J'ai prévenu Pauline. Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis de semaine, et il faut que je sois au quartier à trois heures.

—Pour la botte ? dit Paul.

—Oui, pour la botte... Au revoir, Paul !... A demain, mon parrain !

Le lieutenant d'artillerie reprit le galop ; Paul rendit la main à son petit cheval.

—Ce Jean, dit Paul, quel brave garçon !

—Oh ! oui.

—Il n'y a rien au monde de meilleur que Jean !

—Non ! rien de meilleur !

Le curé se retourna pour voir encore Jean, qui se perdait déjà dans la profondeur du bois.

—Oh ! si, il y a vous, monsieur l'abbé.

—Non, pas moi, pas moi.

—Eh bien ! voulez-vous que je vous dise, monsieur l'abbé ? il n'y a rien de meilleur au monde que vous deux, vous et Jean. La voilà, la vérité !... Oh ! tenez, le bon terrain pour trotter ! Je vais laisser marcher Niniche... Je l'ai appelée Niniche.

Paul, de la pointe de son fouet, caressa le flanc de Niniche, qui se mit à trotter d'un train d'enfer, et Paul, tout joyeux :

—Mais regardez donc comme elle lève les pattes, monsieur l'abbé ! regardez donc comme elle lève les pattes ! Et si régulière !... Une vraie mécanique !... Penchez-vous pour voir.

L'abbé, pour faire plaisir à Paul, se pencha un peu pour voir "comme Niniche levait les pattes..." mais il pensait à autre chose.

II

Ce lieutenant d'artillerie s'appelait Jean Reynaud. C'était le fils du médecin de campagne qui reposait dans le cimetière de Longueval. Lorsque l'abbé Constantin vint prendre, en 1846, possession de sa petite cure, un docteur Reynaud, le grand-père de Jean, était installé dans une riante maisonnette, sur la route de Souvigny, entre les deux châteaux de Longueval et de Lavardens.

Marcel, le fils de ce docteur Reynaud, terminait à Paris ses études en médecine. C'était un grand travailleur, d'une rare distinction d'esprit. Il fut reçu le premier au concours d'agrégation. Il était résolu à rester à Paris, à y tenter la fortune... et tout déjà lui promettait la plus heureuse et la plus brillante carrière, quand il reçut, en 1852, la nouvelle de la mort de son père, frappé d'une attaque d'apoplexie. Marcel accourut à Longueval, le cœur déchiré. Il adorait son père. Il passa un mois auprès de sa mère, et au bout de ce temps, parla de la nécessité de son retour à Paris.

—C'est vrai, lui dit-elle, il faut que tu partes.

—Comment ! que je parte ?... Que nous partions. Est-ce que tu crois que je vais te laisser ici toute seule ?... Je t'emmène.

—Aller vivre à Paris !... Quitter ce pays où je suis née, où ton père a vécu, où il est mort !... Jamais je ne pourrai, mon enfant, jamais ! Pars seul, puisque ta vie et ton avenir sont là-bas. Je te connais. Je sais que tu ne m'oublieras pas, que tu viendras me voir souvent, très souvent.

—Non, ma mère, répondit-il, je resterai.

Il resta... Ses espérances, ses ambitions, tout, en une minute, s'évanouit, disparut. Il ne vit qu'une chose, le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère âgée et souffrante. Dans ce devoir simplement accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur. D'ailleurs, au bout du compte, ce n'est guère que dans le devoir que se trouve le bonheur.

Marcel se plia de bonne grâce et de bon cœur à son existence nouvelle. Il continua la vie de son père, reprenant le sillon à la place même où celui-ci l'avait quitté... Il se donna tout entier, sans regret et sans arrière-pensée, à cette obscure profession de médecin de village. Son père lui avait laissé un peu d'argent, un peu de terre. Il vivait le plus simplement du monde, et la moitié de sa vie appartenait aux pauvres gens, de qui jamais il ne voulut recevoir un sou. C'était son seul luxe.

Une jeune fille se trouva sur son chemin, sans fortune, charmante et seule au monde. Il l'épousa. Cela se passait en 1855, et l'année suivante réservait au docteur Reynaud une grande douleur et une grande joie : la mort de sa vieille mère et la naissance de son fils Jean.

A six semaines d'intervalle, l'abbé Constantin récita les prières des morts sur la tombe de la grand-mère, et versa l'eau du baptême sur la tête du petit-fils. Le curé fut le parrain de l'enfant. A force de se rencontrer au chevet de ceux qui souffraient et de ceux qui mouraient, le prêtre et le médecin, du même cœur et du même mouvement, avaient été attirés et portés l'un vers l'autre. Ils s'étaient sentis de la même famille, de la même race, de la race des tendres, des justes et des bienfaisants.

Les années succédèrent aux années, calmes, douces, tranquilles, dans les pleines satisfactions du travail et du devoir. Jean grandissait... Il prit avec son père ses premières leçons d'orthographe, avec le curé ses premières leçons de latin. Jean était intelligent et laborieux ; il fit de tels progrès que les deux professeurs, — le curé surtout, — se trouvèrent, au bout de quelques années, un peu embarrassés. Leur élève devenait beaucoup trop fort pour eux. C'est à ce moment que la comtesse, après la mort de son mari, vint s'établir à Lavardens. Elle amenait un précepteur pour son fils Paul, lequel était un très gentil, mais très paresseux petit bonhomme. Les deux enfants étaient du même âge ; ils se connaissaient depuis leurs plus jeunes années.

Mme de Lavardens aimait beaucoup le docteur Reynaud ; elle lui fit un jour une proposition :

—Envoyez-moi Jean tous les matins, lui dit-elle, je vous le renverrai tous les soirs. Le précepteur de Paul est un jeune homme très distingué ; il fera travailler nos deux enfants. Vous me rendrez service. Jean donnera le bon exemple à Paul.

Les choses furent ainsi réglées ; et le petit bourgeois donna, en effet, au petit gentilhomme d'excellents exemples de travail et d'application ; mais ces excellents exemples ne furent pas suivis.

La guerre éclata. Le 14 novembre, à sept heures du matin, les mobilisés de Souvigny se réunissaient sur la grande place de la ville ; ils avaient pour aumônier l'abbé Constantin, pour chirurgien-major le docteur Reynaud. La même idée leur était venue en même temps à tous les deux ; le prêtre avait soixante-deux ans et le médecin cinquante.

Le bataillon, au départ, suivit la route qui traversait Longueval et qui passait devant la maison du docteur. Mme Reynaud et Jean attendaient sur le bord du chemin. L'enfant se jeta dans les bras de son père : Emmène-moi, papa, emmène-moi. Mme Reynaud pleurait. Le docteur les embrassa longuement tous les deux, puis il continua son chemin.

La route, à cent pas de là faisait un coude. Le docteur se retourna, jeta sur sa femme et son fils un long regard... le dernier ! Il ne devait plus les revoir.

Le 8 janvier 1871, les mobilisés de Souvigny attaquaient

le village de Villersexel, occupé par les Prussiens, qui avaient crénelé les murs et s'étaient barricadés dans les maisons. La fusillade éclata. Un mobilisé qui marchait au premier rang reçut une balle en pleine poitrine et tomba. Il y eut un moment de trouble et d'hésitation. "En avant ! en avant !" crièrent les officiers. Les hommes passèrent par-dessus le corps de leur camarade, et, sous une grêle de balles, entrèrent dans le vi lage.

Le docteur Reynaud et l'abbé Constantin marchaient avec les troupes. Ils s'arrêtèrent près du blessé. Le sang lui sortait à flots par la bouche.

—Rien à faire, dit le docteur ; il se meurt, il est à vous.

Le prêtre s'agenouilla près du mourant et le docteur, se relevant, s'en alla du côté du village. Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'arrêtait, battait l'air de ses deux bras, et tombait d'un seul coup par terre. Le prêtre courut à lui. Il était mort, tué net par une balle dans la tempe.

Le soir, le village était à nous, et le lendemain on déposait dans le cimetière de Villersexel le corps du docteur Reynaud. Deux mois après, l'abbé Constantin ramenait à Longueval le cercueil de son ami, et derrière ce cercueil, à la sortie de l'église, marchait un orphelin. Jean avait aussi perdu sa mère. A la nouvelle de la mort de son mari, elle était restée pendant vingt-quatre heures anéantie, écrasée, sans une parole, sans une larme. Puis la fièvre l'avait prise, puis le délire, puis, au bout de quinze jours, la mort.

Jean se trouvait seul au monde. Il avait quatorze ans. De cette famille, où tous, depuis un siècle, avaient été bons et honnêtes, il ne restait plus qu'un enfant agenouillé sur une tombe et qui promettait, lui aussi, d'être ce qu'avait été son grand-père et ce qu'avait été son père, honnête et bon. Il y a de ces familles-là en France, et beaucoup, et beaucoup plus qu'on n'ose le dire ; notre pauvre pays est en bien des points cruellement calomnié par certains romanciers, qui en font des peintures violentes et outrées. Il est vrai que l'histoire des braves gens est le plus souvent monotone ou douloureuse. Ce récit en est la preuve.

La douleur de Jean fut une douleur d'homme. Longtemps il resta triste et longtemps silencieux. Le soir de l'enterrement de son père, l'abbé Constantin l'emmena avec lui au presbytère.

La journée avait été pluvieuse et froide. Jean s'était assis au coin du feu. Le prêtre disait son bréviaire. La vieille Pauline allait et venait, rangeant. Une heure s'était passée sans une parole, lorsque Jean, tout à coup, levant la tête :

—Mon parrain dit-il, mon père m'a laissé de l'argent ?

Cette question était tellement étrange, que l'abbé, stupéfait, crut avoir mal entendu.

—Tu me demandes si ton père ?...

—Je vous demande, mon parrain, si mon père m'a laissé de l'argent ?

—Oui, il a dû te laisser de l'argent...

—Beaucoup, n'est-ce pas ? J'ai souvent entendu dire dans le pays que mon père était riche. Dites-moi à peu près ce qu'il a dû me laisser.

—Mais je ne sais... Tu me demandes là des choses...

Le pauvre prêtre se sentait l'âme déchirée. Une telle question dans un tel moment ! Il croyait cependant connaître le cœur de Jean, et, dans ce cœur, il ne devait pas y avoir place pour de semblables pensées.

—Je vous en prie, mon parrain, dites-le-moi, continua Jean doucement. Je vous expliquerai après pourquoi je vous demande cela.

—Eh bien ! ton père avait, dit-on, deux ou trois cent mille francs.

—Et c'est beaucoup d'argent ?

—Oui, c'est beaucoup d'argent.

—Et tout cet argent est à moi ?

—Oui, tout cet argent est à toi.

—Ah ! tant mieux, parce que le jour où mon père a été tué là-bas, pendant la guerre, les Prussiens ont tué, en mê-

me temps que lui, le fils d'une pauvre femme de Longueval, la mère Clément, vous savez ? Ils ont tué aussi le frère de Rosalie, avec qui je jouais quand j'étais tout petit. Eh bien ! puisque je suis riche et puisqu'elles sont pauvres, je veux partager avec la mère Clément et avec Rosalie l'argent que m'a laissé mon père.

En entendant ces paroles, le curé se leva prit les deux mains de Jean et, l'attirant à lui, l'entoura de ses bras. La tête blanche vint s'appuyer sur la tête blonde. Deux grosses larmes se détachèrent des yeux du vieux prêtre, roulèrent lentement sur ses joues et vinrent se glisser dans les rides de son visage.

Cependant le curé dut expliquer à Jean que, s'il était le possesseur de l'héritage de son père, il n'avait pas encore le droit d'en disposer à son gré. Il allait avoir un conseil de famille, un tuteur.

—Vous, sans doute, mon parrain.

—Non, pas moi, mon enfant, un prêtre n'a pas le droit d'exercer la tutelle. On choisira, je pense, M. Lenient, le notaire de Souvigny, qui était un des meilleurs amis de ton père. Tu lui parleras, tu lui diras ce que tu désires.

M. Lenient fut, en effet, désigné par le conseil de famille pour remplir les fonctions de la tutelle. Les instances de Jean furent si vives et si touchantes, que le notaire consentit à prélever sur les revenus une somme de deux mille quatre cents francs, qui fut, tous les ans, jusqu'à la majorité de Jean, partagée entre la mère Clément et la petite Rosalie.

Mme de Lavardens, en cette circonstance, fut parfaite. Elle alla trouver l'abbé Constantin :

—Donnez-moi Jean, lui dit-elle, donnez-le-moi tout à fait jusqu'à la fin de ses études. Je vous le ramènerai tous les ans, pendant les vacances. Ce n'est pas un service que je vous rendrai, c'est un service que je vous demande. Je ne peux rien souhaiter de plus heureux pour mon fils. Je me résigne à abandonner momentanément Lavardens ; Paul veut se faire soldat, entrer à Saint-Cyr. Ce n'est qu'à Paris que je trouverai les maîtres et les ressources nécessaires. J'y conduirai les deux enfants ; ils seront élevés ensemble, sous mes yeux, fraternellement. Je ne ferai pas de différence entre eux, vous pouvez en être persuadé.

Il était difficile de ne pas accepter une telle proposition. Le vieux curé aurait bien voulu pouvoir garder Jean avec lui, et son cœur se déchirait à la pensée de cette séparation, mais où était l'intérêt de l'enfant ? voilà ce qu'il fallait uniquement se demander. Le reste n'était rien... On fit venir Jean.

LUDOVIC HALÉVY.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

A. FILIATREULT et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute oeuvre musicale.